MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 11 (1914), p. 121-143

Gustave Jéquier

Les talismans [ânkh] et [shen]

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711219	*Gateway to Africa. Cultural Exchanges Across the Cataracts*	Valentina Gasperini (éd.), Gihane Zaki (éd.), Giuseppe Cecere (éd.)
9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

LES TALISMANS[1] ☥ ET ⵔ

PAR

M. GUSTAVE JÉQUIER.

Dès les plus anciens temps, on trouve sur les monuments égyptiens d'innombrables représentations des deux signes ☥ et ⵔ, représentations qui toutes établissent de la façon la plus claire le sens essentiellement symbolique de ces hiéroglyphes : pour le premier, sa signification précise est indiscutable et n'a été mise en doute par personne, pour le second, elle est un peu moins certaine, mais cependant suffisante pour que nous soyons à peu près fixés à son endroit. Par contre l'origine des objets que représentent ces signes nous échappe encore, nous ne savons quels étaient leur destination et leur emploi, ni même s'il s'agissait d'objets d'un usage courant, ayant une fonction utilitaire, outils, instruments, ustensiles, armes, ou au contraire une chose à caractère purement talismanique. A ce sujet, les idées les plus divergentes ont été émises, mais aucune ne saurait nous satisfaire; vu l'extrême fréquence de ces deux signes, il est donc utile de reprendre la question en détail, d'étudier impartialement une à une les solutions proposées, et de chercher à en établir une nouvelle. C'est ce que je me propose de faire ici, sans toutefois avoir la prétention de résoudre définitivement le problème.

I

LE SIGNE ☥.

A. Description de l'objet.

A l'époque classique, le signe de la vie se fait de la façon suivante : une boucle en forme d'amande, dont la courbe la plus arrondie se trouve dans le haut, est placée au-dessus d'une tige verticale droite, et ces deux éléments sont

[1] Le mot *talisman* est pris ici dans son sens le plus général, désignant tout objet magique ayant des propriétés de protection ou de prophylaxie vis-à-vis des hommes ou des choses, ou destiné à communiquer un pouvoir surnaturel à un individu.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

séparés par une traverse horizontale, dont la longueur totale est à peu près la même que la hauteur de la branche inférieure; le signe entier est donc sensiblement moins large que haut. Dans les exemplaires bien dessinés, les deux extrémités de la barre transversale s'élargissent légèrement, et une pièce rectangulaire horizontale, souvent striée dans le sens de la hauteur, est posée à la jonction des deux éléments, qu'elle semble réunir, comme une agrafe; quant au pied, il s'évase aussi un peu dans le bas, et une ligne droite le divise dans sa hauteur en deux parties égales qui, bien qu'étroitement liées, semblent être la continuation

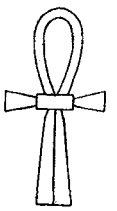


Fig. 1. (d'après Lepsius, *Denkm.*, II, pl. VII).

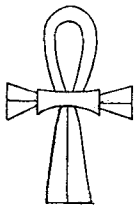


Fig. 2. (d'après Murray, *Saqq. Mast.*, I, pl. XL, n° 86).

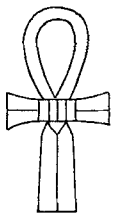


Fig. 3. (d'après Lacau, *Sarc.*, II, pl. XXXVI, 114).



Fig. 4. I, pl. XXI, n° 29.

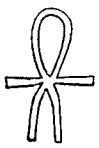


Fig. 5. I, pl. XIV, n° 7b.



Fig. 6. II, pl. XIV, n° 153.



Fig. 7. II, pl. LVb, n° 233.



Fig. 8. II, pl. LVb, n° 334.

Signes d'époque thinite, d'après Petrie, *Royal Tombs* :

des extrémités de la boucle qui surmonte le tout. L'examen des signes d'époque thinite montre que tel est en effet le cas, bien qu'ils soient toujours de petite dimension et dessinés de façon sommaire : la partie inférieure du ☥ est parfois indiquée par une seule ligne droite[1], mais souvent par deux traits divergents dans le haut, puis descendant parallèlement l'un à l'autre[2]. On retrouve du reste cet *ânkh* à double pied, dessiné avec plus de soin, dans un monument du Moyen Empire[3].

[1] Ce type ne se trouve guère que sur des cylindres : Petrie, *Royal Tombs*, I, pl. XXI; II, pl. XXII, XXIII, XXIV; Petrie, *Abydos*, II, pl. XVI. Le frontispice de ce dernier volume contient un *ânkh* du même genre, sur une plaquette en faïence.

[2] Petrie, *Royal Tombs*, I, pl. VII, n° 4; X, n° 13; XIV, n° 7 (inscriptions gravées sur des vases de cristal ou des plaquettes d'ivoire); t. II, pl. XIX (cylindre), LVb (marques de poterie).

[3] Schäfer, *Priestergräber am Totentempel des Kgs. Ne-User-Ré*, p. 54 (frise intérieure d'un sarcophage).

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les couleurs de l'objet se voient dans les figurations qui se trouvent à l'intérieur des sarcophages du Moyen Empire et dans les peintures où il paraît en qualité de signe hiéroglyphique. Il est alors toujours d'une teinte uniforme, vert[1] ou bleu[2], avec sertissage au trait noir, souvent même entièrement noir[3]. L'intérieur de la boucle est représenté comme vide, c'est-à-dire qu'il est toujours, soit de la couleur du fond, soit peint en blanc, quand le fond est teinté[4]. C'est au Nouvel Empire seulement qu'on voit parfois l'intérieur de la boucle peint d'une autre couleur, rouge ou jaune[5], tandis que le signe lui-même est bleu ou vert.

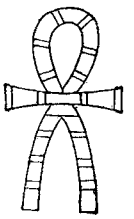


Fig. 9. (d'ap. Schäfer, *Priestergr. am Totentempel des Né-User-Ré*, p. 54).

Parmi les bijoux de la XII^e^ dynastie, on voit un certain nombre de ☥, isolés ou dans des groupes, qui sont faits en or incrusté de pierres précieuses, presque toujours du lapis-lazuli[6] ou de l'amazonite (racine d'émeraude)[7]; une fois seulement les branches horizontales sont en amazonite, la boucle et le pied en lapis[8]. La petite pièce centrale est le plus souvent en or ciselé, et la boucle est parfois évidée, parfois remplie d'une pierre claire ou d'une cornaline, cela sans doute pour donner plus de solidité à l'objet[9].

[1] Lepsius, *Denkm.*, II, pl. XXI; Lacau, *Sarcoph. ant. au Nouv. Emp.* (*Cat. gén. du Caire*), 28034 (n° 17); 28083 (n° 81).

[2] Lacau, *op. cit.*, 28036 (n° 7); 28039 (n° 2); Steindorff, *Grabfunde des M. R.*, I, pl. IV; II, pl. II; Griffith, *Ptahhetep*, I, p. 35; Griffith, *Hieroglyphs*, pl. VIII.

[3] Petrie, *Medum*, pl. XIV; Lepsius, *Denkm.*, II, pl. XCVIII; Lacau, *op. cit.*, 28087 (n° 56); 28088 (n° 12); 28090 (n° 16). Sarc. de *Zehtihotep* au Caire.

[4] La couleur blanche, dans l'intérieur d'un signe, indique toujours plutôt un vide qu'un plein : par exemple dans les peintures décoratives, l'intervalle entre les pétales d'un lotus ouvert est presque toujours peint en blanc, quel que soit le fond (Jéquier, *Décoration égyptienne*, p. 18).

[5] Champollion, *Monum.*, pl. XXVIII; LXXIII. Ces couleurs sont évidemment fantaisistes; on voit plus souvent la boucle blanche (Naville. *Deir-el-Bahari*, pl. XIII; XIV, etc.) Le *ânkh* tenu à la main par un dieu a naturellement toujours la boucle vide.

[6] De Morgan, *Dahchour*, I, pl. XX; II, pl. V.

[7] *Ibid.*, I, pl. XV, XX; II, pl. VII (p. 58).

[8] *Ibid.*, I, pl. XX (pectoral d'*Amenemhat III*).

[9] La présence de la cornaline ne peut s'expliquer que par le besoin de faire opposition de couleur entre les parties pleines et les parties vides du bijou, les Égyptiens ayant à leur disposition un très petit nombre de pierres fines; son choix serait donc imposé par une nécessité toute technique. C'est une question du même ordre qui dans le pectoral de *Senousrit II*, a fait faire la boucle en une seule pièce d'amazonite, pour soutenir l'uræus qui la traverse (*ibid.*, pl. XV).

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Dans les bijoux d'époque postérieure, nous trouvons une fois un *ânkh* en émail jaune, avec la boucle rouge, donc des couleurs absolument arbitraires[1].

Dans les tombeaux royaux de la XVIII^e^ dynastie, on a trouvé un certain

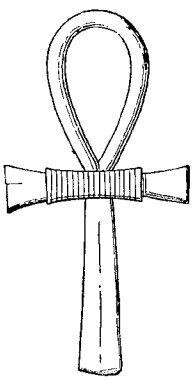


Fig. 10.
Bois peint
(d'ap. Daressy, *Fouilles à la Vallée des Rois*, pl. XXIX, n° 24397).

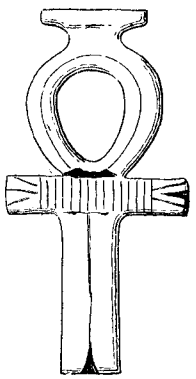


Fig. 11.
Bois peint
(d'ap. Carter-Newberry, *Tomb of Thoutmosis IV*, pl. XXIV, n° 46356).

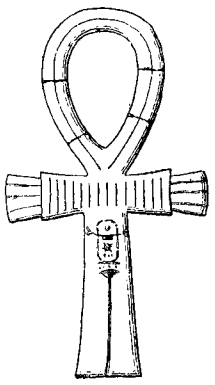


Fig. 12.
Terre émaillée
(d'après Daressy, pl. XXVIII, n° 24370).

nombre de grands ☥ en bois peint en bleu, dont quelques-uns ont la boucle remplie par une planchette peinte en blanc[2]; les détails, lignes droites sur les arêtes médianes de l'anse et des branches, et rayures verticales sur la pièce du milieu, sont indiqués en blanc. D'autres objets de même forme et provenant des mêmes tombeaux sont en terre émaillée bleue, les uns massifs[3], les autres évidés à l'intérieur et formant ainsi de petits vases[4]; la boucle est toujours vide, et l'on avait peint en noir tous les détails, stries sur la pièce centrale, lignes longitudinales sur l'anse et le pied, traits plus ou moins nombreux et divergents aux deux bouts de la barre transversale.

[1] Von Bissing, *Ein Thebanischer Grabfund*, pl. V (Pectoral d'*Ahmès*).

[2] Daressy, *Fouilles à la Vallée des Rois* (*Cat. gén. du Caire*), n^os^ 24420-24435. Modèle avec l'anse évidée, n^os^ 24397-24419, pl. XXIX. Un de ces objets est peint entièrement en blanc (n° 24433).

[3] *Ibid.*, n^os^ 24348-24369, pl. XXVIII; Carter-Newberry, *The Tomb of Thoutmosis IV* (*Catal. gén. du Caire*), n^os^ 46356-46387, pl. XXIV.

[4] Daressy, *op. cit.*, n^os^ 24370-24394, pl. XXVIII-XXIX; Carter-Newberry, *op. cit.*, n^os^ 46388-46403, pl. XXIV.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

B. Signification symbolique.

Je me bornerai à rappeler ici brièvement le rôle bien connu que joue l'objet ☥ dans les représentations égyptiennes, statues, bas-reliefs et peintures, rôle d'un caractère nettement et exclusivement symbolique. C'est un attribut divin, un insigne que les dieux et les déesses tiennent toujours dans la main, par la boucle[1]. Bien que descendant direct et successeur des dieux, le roi n'est pas encore leur égal tant qu'il règne sur la terre : ainsi il n'a pas droit au port de l'*ânkh* et ne prend cet insigne que dans certaines cérémonies cultuelles où il officie en qualité de dieu, après avoir passé par la grande ablution rituelle qui le divinise momentanément. Vis-à-vis de ses sujets néanmoins, sa personne revêt un caractère divin ou semi-divin, qui se traduit par le groupe ☥ 𓏏 𓊹, placé après le nom royal. C'est après sa mort que le roi devient réellement un dieu, ou que, suivant l'expression consacrée, « il sort vers le ciel et s'unit aux dieux » 𓐍 𓇋 𓂋𓏏𓄿𓅱𓐍𓀀𓀀𓀀[2]; comme le montrent de nombreux tableaux dans les temples funéraires[3], le dieu présente alors aux narines du roi mort le signe ☥, et suivant un texte des pyramides 𓊹 𓈖 𓄿𓂋 ☥ 𓋴 « il établit ta main sur le signe de la vie »[4]; dans la cérémonie de l'ouverture de la bouche, on voit paraître le ☥ dans la main de la statue royale à partir du moment où l'on vient de constater que le corps a été reconstitué et que l'âme est bien vivante[5].

Les simples particuliers, et même les fonctionnaires du rang le plus élevé et les princes féodaux, ne portent jamais à la main le symbole ☥; ils sont donc considérés comme n'ayant pas droit à la vie éternelle, au même titre du moins

[1] Il ne s'agit, bien entendu, que des divinités figurées avec un corps d'homme ou de femme, et des cas où elles n'ont pas les deux mains occupées par un geste particulier ou des emblèmes spéciaux. Certains génies accroupis tiennent l'*ânkh* par le pied, et cela pourrait faire supposer qu'on attachait une certaine importance à représenter l'objet autant que possible avec la boucle en haut.

[2] Sethe, *Urkunden der XVIII. Dyn.*, p. 59; dans le même texte on trouve, aussi à propos de la mort du roi, la phrase suivante : (p. 58), 𓇋𓏏𓄿𓂋𓐍𓀀𓀀𓀀☥ « le roi se repose dans la vie ».

[3] Borchardt, *Grabdenkmal des Kgs. Ne-User-Ré*, pl. XVI; Gautier-Jéquier, *Fouilles à Licht*, p. 94; Naville, *Deïr-el-Bahari*, pl. II, XII, CVI, CXV.

[4] *Pyr. Merenra*, l. 359.

[5] Schiaparelli, *Il Libro dei Funerali*, pl. LII et suiv.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

que les dieux et les rois. Cependant, ils font peindre la croix ansée dans leurs sarcophages parmi les divers objets du mobilier funéraire : ne pouvant tenir l'insigne sacré dans la main, ils ont néanmoins la faculté de le faire représenter à leurs pieds; ici se pose la question, que nous étudierons plus loin, de savoir si le ☥ ne fut jamais autre chose qu'un symbole, ou si, à l'origine, c'était un objet d'un usage courant.

Aux époques historiques, ce signe est donc toujours un symbole de vie, non de la vie sur terre, mais de la vie éternelle des dieux et des rois; on ne doit pas confondre cet emblème au sens précis avec les mots dérivés de son nom, substantifs et verbes, *la vie, les vivants, vivre,* dont le sens, beaucoup plus large, correspond exactement à nos mots modernes et s'applique aux hommes aussi bien qu'aux dieux.

Ce mot ☥, *vie,* a donné naissance à toute une série de mots s'appliquant à des objets très divers; ce sont d'abord des dérivés simples :

1. ☥𓏏, ☥𓏏, *fleur* (terme général).
2. ☥, *bouquet.*
3. ☥, *nourriture.*
4. ☥, *pays.*
5. ☥, *chèvre.*
6. ☥, *insecte.*
7. ☥, ☥, ☥, *miroir.*
8. ☥, *œil.*
9. ☥, *oreille.*
10. ☥, sorte de collier.
11. ☥, *porte.*

Les autres sont des mots composés :

12. ☥𓏏, sorte de plante.
13. ☥, sorte de vase.
14. ☥, *miroir.*
15. ☥, *étoffe.*
16. ☥, *serpent.*
17. ☥, *pectoral.*
18. ☥, l'objet ⲟ (voir plus bas).
19. ☥, sorte de plante.

Plusieurs de ces mots sont du reste plutôt des épithètes que les noms réels des objets qu'ils désignent.

C. Interprétations diverses.

Déjà avant la découverte de Champollion, le signe ☥ avait attiré l'attention de divers savants qui avaient cherché, chacun à sa manière, à en déterminer le sens : ainsi le P. Kircher y voyait le *tau* mystique représentant la diffusion

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de l'esprit divin[1], et d'autres une clef servant à régulariser les inondations du Nil, un vase placé sur un autel, une dégénérescence du globe ailé, un phallus[2]. Ces hypothèses ne reposant sur aucune base sérieuse, nous n'avons pas à les prendre en considération et à les discuter; il n'en est pas de même pour d'autres, émises plus récemment, qui ont pour elles une certaine vraisemblance et méritent d'être étudiées.

La plus ancienne en date de ces théories, celle de MM. Sayce et Petrie[3], consiste à voir dans le ☥ une ceinture du type de celles que portent les pêcheurs et d'autres hommes de basse caste[4] dans les bas-reliefs de l'Ancien Empire[5] : la courroie passant autour de la taille formerait alors la boucle, tandis que les trois lanières pendantes représenteraient les trois branches. Il s'agit donc ici d'une transformation radicale de la forme et de la nature de l'objet, transformation qui paraît inadmissible pour plusieurs raisons; en premier lieu, dans les monuments où sont figurées des ceintures, autrement que sur le corps d'un homme, par exemple dans les sarcophages du Moyen Empire[6], la partie qui fait le tour des reins est toujours représentée de profil, c'est-à-dire qu'elle forme une ligne droite, jamais une boucle. Nous avons cependant l'exemple du signe 𓋴 qui paraît bien être une ceinture avec son nœud à double boucle, mais si l'on admettait que le ☥ pût représenter un objet de ce genre, il se présenterait de nouvelles difficultés : les trois lanières pendantes ont en réalité toutes la même longueur et tombent librement comme si c'étaient des courroies de cuir ou des bandes d'étoffe, et jamais elles ne pourraient, même avec une forte ligature, s'écarter les unes des autres à angle droit, avec la rigidité des deux barres d'un T; nous avons du reste vu que le pied du signe ☥ était sensiblement plus long

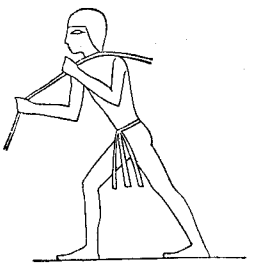


Fig. 13.
(d'ap. Lepsius, *Denkm.*, II, 46).

[1] *Obeliscus Pamphilius*, p. 364-379.

[2] Goblet d'Alviella, *La Migration des Symboles*, p. 230.

[3] Petrie, *Medum*, p. 33; Wiedemann, *Die Amulette der Alt. Aeg.*, p. 22.

[4] Lepsius, *Denkm.*, II, pl. XLVI.

[5] Paget-Pirie, *Tomb of Ptahhetep*, pl. XXXIII; Capart, *Rue de Tombeaux*, pl. XLII.

[6] Lacau, *Sarcoph. ant. au Nouv. Emp.*, II, pl. L, fig. 408.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

que les branches, et divisé en deux parties qui sont soit séparées, soit collées l'une à l'autre, et cette particularité ne se retrouve pas dans la ceinture en question.

Dans les frises des sarcophages du Moyen Empire, chaque objet se place autant que possible à l'endroit qu'il devrait occuper en réalité vis-à-vis du mort, ainsi les coiffures et les onguents sont près de la tête, les armes et les sceptres, à portée de la main, les sandales sous les pieds; une ceinture devrait se ranger à côté des pagnes, vers le milieu des grandes parois, tandis que, comme nous l'avons vu, sa place normale est à côté des chaussures, ce que précise encore l'expression « à terre, sous les pieds » (v. plus bas).

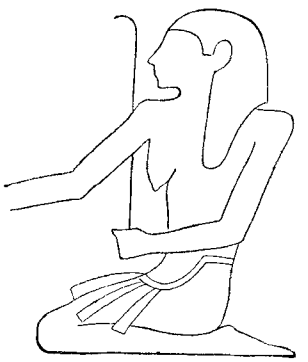


Fig. 14.
Le dieu Nil
(d'après Budge, *Book of the Dead*, Pap. of Hunefer, pl. IX).

La ceinture joue un peu partout un rôle magique et jouit de certaines vertus protectrices[1]; il est très naturel qu'un symbole de protection puisse devenir un symbole de vie, mais ici cette ceinture est incontestablement celle des gens de basse classe, et pour se transformer en un attribut des êtres les plus élevés, il faudrait qu'elle soit devenue en premier lieu l'attribut spécial du dieu des pêcheurs ou des gens porte-ceinture, pour passer ensuite de lui aux autres dieux. Or nous trouvons en effet une divinité qui porte cette ceinture, le dieu Nil, mais rien ne nous permet de voir dans cet attribut autre chose qu'une particularité de costume; l'hymne au Nil n'y fait aucune allusion, et jamais le dieu ne s'en sert autrement que comme ceinture; les vignettes du *Livre des Morts*[2] montrent les couleurs de cet ornement du dieu Nil, couleurs absolument différentes de celles du signe *ânkh* : blanc, ou rouge et blanc, ou vert et blanc; la ceinture en question est donc certainement en étoffe. Au surplus, nous ne connaissons aucun rite où le fait d'attacher une ceinture puisse être considéré comme une manière de communiquer la vie.

Nous avons donc une quantité suffisante de raisons concluantes pour pouvoir rejeter l'hypothèse du *ânkh*-ceinture.

[1] Mon attention a été attirée sur cette face de la question par M. A. van Gennep.

[2] Budge, *Book of the Dead*, Pap. of Ani, pl. VIII; Pap. of Hunefer, pl. IX.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Dans un article solidement documenté, M. Loret[1] a cherché à prouver que le ☥ est à l'origine un miroir, non pas celui qu'employaient les Égyptiens à l'époque historique, mais un modèle antérieur à la découverte des métaux, fait en une matière toute différente. Cette thèse est à première vue très plausible, vu l'existence du mot ☥𓇋 *miroir*, constatation qui sert de base à toute la théorie de M. Loret, mais les données archéologiques sont loin de la confirmer.

Ce miroir archaïque, dont du reste aucune trace n'a jamais été retrouvée dans les nécropoles et les gisements préhistoriques, aurait consisté en une plaquette polie, enchâssée dans une sorte de cadre ayant la forme du signe ☥. Même avec les procédés de polissage les plus perfectionnés, il n'y a aucune pierre en Égypte, à ma connaissance, qui puisse réfléchir les traits d'une personne de façon suffisante pour être employée comme miroir à main; les seules auxquelles ou pourrait penser sont l'obsidienne et le cristal de roche, mais il est peu probable que les Égyptiens les aient connues avant les métaux[2] : Pline[3] dit bien que l'obsidienne a servi à faire des miroirs, mais cette donnée demanderait confirmation, et quant au cristal de roche, il serait nécessaire, pour qu'il ait un pouvoir réfléchissant, de le garnir d'une doublure métallique. Il en est de même pour le verre, et du reste si les Égyptiens ont connu très tôt certaines pâtes vitreuses au moyen desquelles ils faisaient de la faïence, matière qui ne peut rendre les mêmes services, ils n'ont su fabriquer le verre transparent qu'à une époque très postérieure[4].

Cette plaquette réfléchissante, quelle qu'en soit la matière, étant la partie la plus importante, la raison d'être d'un miroir, il est curieux de constater que c'est justement cette pièce-là qui manque dans le signe ☥ : en effet, dès l'époque thinite, donc à un moment où l'on devait avoir encore le souvenir des ustensiles primitifs, nous voyons les dieux tenir le ☥ par la boucle[5]; par conséquent cette boucle est considérée comme vide. De même, dans presque toutes les

(1) *Sphinx V*, p. 138-147.

(2) Les plus anciens objets taillés dans ces deux sortes de roches proviennent des tombeaux royaux d'Abydos et de Negadah.

(3) *Hist. Nat.*, XXXVI, 26; (Loret, *op. cit.*, p. 146).

(4) Les miroirs en verre doublés de plomb sont très récents : Daremberg et Saglio, *Dict. des ant. gr. et rom.*, IV, p. 1422 (art. *Speculum*, de Ridder).

(5) Petrie, *Royal Tombs*, II, pl. XXII, XXIII; Nash, *Proc. of Soc. Bibl. Arch.*, XXIX, p. 297.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

représentations l'intérieur de l'anse est figuré vide ou peint en blanc, ce qui, comme nous l'avons vu, revient à peu près au même. M. Loret a pressenti l'objection et cherché à la combattre en disant que dans ce cas le ☥ n'est plus un objet de toilette, mais une amulette; il serait cependant invraisemblable d'admettre qu'un objet d'usage courant pût devenir une amulette, en vertu de sa nature même et de son emploi, et perde en même temps ce qui constitue son caractère essentiel.

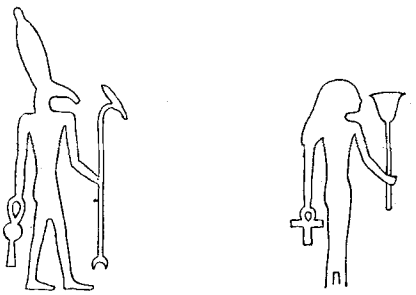


Fig. 15 et 16.
Divinités d'époque thinite
(d'ap. Petrie, *Royal Tombs*, II, pl. XXII, 179; XXIII, 192).

C'est donc le cadre du soi-disant miroir qui représenterait à lui seul le signe ☥. Ici nous nous heurtons à de nouvelles difficultés : d'abord ce cadre devrait être en bois, mais les couleurs employées dans les peintures, le bleu, le vert et le noir, ne peuvent s'appliquer au bois. Quant à la forme, on comprend sans difficulté celle de la boucle, et aussi celle du pied, qui serait alors le manche de l'objet, formé par les deux extrémités du bois courbé faisant le tour du miroir, mais encore faudrait-il que ces deux tiges soient toujours réunies, comme dans les exemplaires d'époque historique, et nous avons vu qu'à l'origine elles sont généralement divergentes; pour la traverse horizontale, qui est une des pièces essentielles du signe ☥, elle ne serait d'aucune utilité dans un miroir et sa présence ne s'explique pas. Enfin pour des ouvriers n'ayant à leur disposition que des outils de pierre, un travail aussi compliqué que de faire un assemblage de pièces de bois autour d'un disque de pierre semble être une difficulté très grande, tout en ne présentant qu'une utilité très relative.

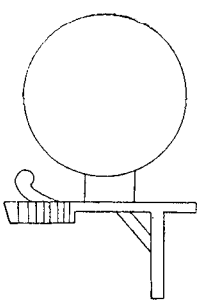
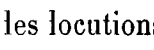


Fig. 17.
Miroir *ânkh*
(d'ap. Lacau, pl. XXXVII, 137).

Le genre de miroir auquel s'applique, dans les sarcophages du Moyen Empire[1], le mot ☥𓏏 ou ☥𓏏𓏏 est précisément celui qui ressemble le moins au signe ☥, et où le disque est monté sur le support d'enseigne 𓋴 : ici le pied

[1] Lacau, *op. cit.*, 28023, (nos 18, 19); 28024, (nos 12, 13); 28027, (nos 13, 14); 28089, (nos 31, 33); 28118, (no 28); Birch, *Coffin of Amamu*, pl. XXI.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

n'est jamais dans le prolongement de l'axe du disque, mais à l'extrémité de la traverse horizontale. Une seule fois[1] on trouve ce mot désignant un miroir ordinaire, avec le manche en forme de colonnette; par contre il se trouve dans les locutions [2] ou [3] à côté d'objets du même modèle, mais renfermés dans un étui.

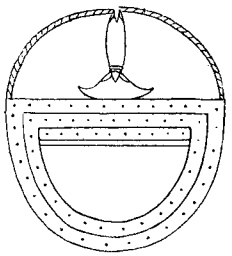


Fig. 18.
Miroir dans son étui
(d'ap. Lacau, pl. XXXVIII, 150).

La présence d'un miroir à la place qu'occupent d'ordinaire les ☥, aux pieds du mort, dans la frise d'objets des sarcophages du Moyen Empire[4], serait une preuve en faveur de la thèse de M. Loret, si nous n'étions ici, selon toute probabilité, en présence d'une erreur du peintre égyptien qui, au lieu de figurer un objet ☥, avait dessiné un miroir ☥. Dans ces sarcophages, en effet, on voit d'autres miroirs figurés à leur place habituelle, près de la tête, tandis qu'il est difficile de se représenter le rôle que pouvaient jouer ces objets à côté des pieds de la momie[5].

La théorie de M. Loret, qui a l'avantage d'établir le rapport existant entre le signe ☥ et le miroir, pèche donc seulement par l'interversion des rôles : ce n'est pas le mot *ânkh*, vie, qui est dérivé du mot *ânkh*, miroir, mais bien le contraire.

L'idée qui tend à prévaloir aujourd'hui émane de M. Battiscombe Gunn, qui du reste ne l'a ni publiée ni développée par écrit, et a été immédiatement adoptée par l'école égyptologique allemande[6] : elle consiste à voir dans le signe ☥ une courroie servant à attacher les sandales. Cette théorie est séduisante à première vue, car dans les sarcophages du Moyen Empire, les ☥ se placent presque toujours à côté des sandales, et ils présentent en effet des éléments rappelant les quatre pièces constitutives des courroies de sandales, la boucle faisant le tour du pied et les trois attaches qui se fixent, l'une entre les orteils,

[1] Lacau, *op. cit.*, 28001, (n° 3).

[2] Lacau, *op. cit.*, 28083 (n° 17); 28087, (n° 48); 28088, (n° 46).

[3] Lacau, *op. cit.*, 28023, (n° 33).

[4] Lacau *op. cit.*, 28086, (n° 4); 28092, (n°s 23, 24); Birch, *Coffin of Amamu*, pl. XXV.

[5] On retrouve une erreur semblable, mais en sens inverse, dans quelques sarcophages où des ☥ ont été figurés à la place des miroirs, près de la tête; Lacau, *op. cit.*, 28039, (n° 2); 28088, (n° 12).

[6] Erman, *Aeg. Gramm.*, (3e édit.), p. VIII.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

les autres sur les côtés de la semelle. Cependant, si l'on étudie la chose de plus près, on voit que ces analogies disparaissent pour faire place à des divergences si importantes que la théorie en est sérieusement compromise.

Dans les frises d'objets des sarcophages, les sandales sont figurées parfois couchées sur le côté[1], mais le plus souvent dressées sur le talon, donc avec la boucle en bas[2]; cette position est donc exactement l'inverse de celle du ☥, dont l'anse est toujours en haut, jamais en bas ni sur le côté.

La courroie d'une sandale comporte, en plus de la boucle, trois appendices

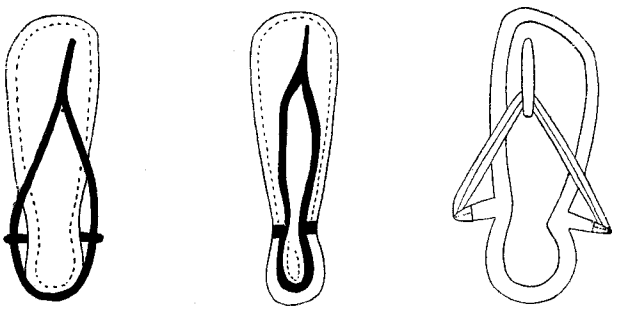


Fig. 19 à 21.
Sandales du Moyen Empire
(d'ap. Lacau, *Sarcophages*, pl. L, 417, 418, 419).

qui la fixent à la semelle et qui rappellent vaguement les branches et le pied du ☥, mais tandis que ceux des côtés sont fixés non pas à l'extrémité de la boucle, mais sur la boucle même, celui de devant, destiné à passer entre les deux premiers orteils, est simple et très mince; jamais il n'est en deux parties, comme le pied du signe ☥. De plus, la boucle étant généralement très développée, ces petites tiges droites sont loin d'avoir l'importance des branches du ☥.

Dans les sarcophages, les ☥ sont parfois appelés ☥  [3] « les *ânkh* à terre, sous ses pieds ». Cette expression ne peut en aucune façon s'appliquer à des courroies de sandales qui ne se placent ni « à terre » ni

[1] Steindorff, *Grabfunde des M. R.*, II, pl. II. Quelquefois elles sont représentées de profil, posées à plat : *ibid.*, I, pl. IV; Lacau, *op. cit.*, II, pl. L, fig. 420, 421.

[2] Une fois seulement les deux sandales sont placées l'une sur l'autre, se touchant par le talon; Lacau, *op. cit.*, II, pl. L, fig. 416.

[3] Lacau, *op. cit.*, 28033 (nos 81, 120); Sarcophage extérieur de Sepa au Musée du Louvre.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

« sous les pieds »; il faudrait  « aux pieds » terme qui ne se rencontre jamais.

La courroie est intimement liée à la sandale et jamais on n'en a retrouvé d'indépendante, à moins qu'elle n'ait été séparée de la semelle par accident; si en effet elle constituait une pièce séparée il faudrait, pour la fixer à la chaussure, un système d'agrafes compliqué et peu pratique, et il n'existe pas la moindre trace de la chose, ni sur les sandales, réelles ou figurées, ni sur le signe ☥.

On voit parfois des serviteurs porter les sandales de leur maître, mais elles sont alors toujours passées au bras, jamais tenues à la main par la boucle[1]. Du reste le fait de porter les sandales de quelqu'un est une fonction qui n'a rien de très relevé, c'est un service rendu par un subalterne à son seigneur, et l'on ne voit pas la raison pour laquelle les dieux, qui sont souverains, se seraient mis à porter à la main des courroies de sandales, ni surtout comment ces objets auraient pu devenir le symbole par excellence de la vie éternelle puisque partout il s'attache à la chaussure une idée d'impureté.

Les raisons de l'auteur de cette théorie n'ayant pas été publiées, nous ne pouvons en tenir compte ici, mais la série de constatations que nous venons de faire nous permet de rejeter cette thèse, comme les précédentes.

Un médecin qui s'est livré à des recherches anthropologiques sur certaines momies du Moyen Empire, le Dr J. Cameron[2], vient tout récemment d'émettre l'opinion que le signe ☥ représente un appareil protecteur des organes génitaux, origine de la transmission de la vie. Rien ne peut justifier cette thèse au point de vue archéologique : nous connaissons la forme de l'étui phallique des Libyens, porté peut-être aussi par les premiers habitants de la vallée du Nil, mais cet objet n'a pas le moindre rapport avec le signe ☥; les Égyptiens eux-mêmes, dès les débuts de l'âge historique, ne paraissent pas avoir rien porté de semblable, puisqu'ils ont le pagne, qui couvre toute la partie centrale du corps, et si quelques paysans et pêcheurs n'ont pour tout

[1] Quibell, *Hierakonpolis*, pl. XXIX.

[2] Dans M. A. Murray, *The Tomb of two Brothers*, p. 44. Cette idée est peut-être dérivée de celle de l'*ânkh*-ceinture. Elle est aussi à rapprocher de la théorie émise par Miss Murray et le Dr Seligmann qui voudraient faire du signe *sa*  une image des organes féminins (*Man*, XI, p. 113-117).

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

vêtement qu'une ceinture, ils ne cherchent en aucune façon à dissimuler leur nudité au moyen d'un appareil spécial.

M. Foucart[1], qui relève cette nouvelle théorie, fait remarquer très justement que pour les Égyptiens la vie est un souffle qui se transmet par les narines, et qui n'a rien à voir avec les organes génitaux, créateurs de l'être matériel seulement.

D. Le talisman primitif.

Toutes ces tentatives pour assimiler le signe ☥ à un objet d'usage courant, ustensile de toilette, ornement ou pièce de costume, ont donc échoué, et il ne semble guère possible de faire encore d'autres suppositions dans cet ordre d'idées. C'est cependant dans les objets ayant réellement existé que nous devons chercher, puisque dans les sarcophages du Moyen Empire, les ☥ figurent comme tels au milieu des instruments, des armes, des étoffes, des bijoux et des meubles. Il y a là une contradiction apparente, mais la chose devient compréhensible si nous admettons que parmi tous ces objets il s'en trouve qui n'ont pas un but utilitaire immédiat, et qui sont, dès leur origine, des talismans, des porte-bonheur[2] : les talismans étaient pour les Égyptiens une chose de toute première nécessité, et il n'y a rien que de très naturel à en voir figurer parmi les objets qu'on considérait comme les plus utiles aux morts, dont on constituait le mobilier funéraire et qui devaient avoir eux-mêmes aussi une certaine fonction protectrice, puisque nous les voyons se transformer peu à peu en amulettes[3].

Pour le signe ☥ en particulier, le fait qu'il a l'apparence d'un nœud, d'une cocarde de forme spéciale, nous permet de supposer que nous sommes en présence d'un de ces nœuds magiques employés comme amulettes protectrices par les tribus sauvages dans beaucoup de pays[4], et qu'on retrouve en Égypte, par exemple dans les signes  et . Seulement ici nous ne pouvons songer à un nœud d'étoffes, de bandelettes ou de cordes[5], comme le font en général maintenant ceux qui ne se rattachent à aucune des théories étudiées plus

[1] *Sphinx*, XVI, p. 169.

[2] M. Griffith semble avoir entrevu la chose, mais sans la développer, (*Hieroglyphs*, p. 60).

[3] Schäfer, *Zeitsch. f. äg. Spr.*, XLIII, p. 66.

[4] Sur le rôle très varié des nœuds magiques, v. Frazer, *The Golden Bough.*, (3e édit.), II, 293-317.

[5] Les nœuds de cordes ou d'étoffes ont chez

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

haut : les couleurs du signe, le vert, le bleu et le noir excluent *a priori* l'idée d'une étoffe quelconque, et l'on n'y voit jamais les petits traits obliques qui caractérisent les cordes. Du reste, pour un objet qui est vraisemblablement très ancien, nous sommes en droit de supposer que la matière employée était une de celles que l'homme a utilisées dès les origines, antérieurement même à l'invention du tissage, et ici les couleurs nous fournissent un renseignement important : une des teintes qui sont le plus fréquemment employées pour le signe ☥ est le vert, et c'est aussi la couleur des nattes dans les signes ▪ et ⊥, nattes qui se faisaient en tiges de roseaux ou de papyrus; de même, sous l'Ancien Empire, c'est en vert que sont peints les signes [1], signes représentant donc des objets faits à l'origine avec la tige souple d'une plante de marais, et pour lesquels on n'employa des cordes que plus tard[2].

On peut donc se représenter aussi le ☥ fait avec des plantes d'eau, le papyrus ou une autre cypéracée, ou encore une espèce de jonc, une tige flexible qu'on recourbait sur elle-même de manière à former une boucle aux extrémités croisées [3] ou tombant parallèlement l'une à l'autre , et sur laquelle on fixait, au point de jonction, et au moyen d'une bonne ligature, une autre tige plus courte ou un faisceau de petites brindilles[4] posées horizontalement. Ou bien encore on pouvait courber la deuxième tige en une boucle exactement de la forme et de la dimension de la première et pouvant s'appliquer sur elle, mais avec les deux bouts dirigés en sens inverse ⌀; cette hypothèse est peut-être préférable à l'autre, vu l'existence du signe ⌀, qui sera étudié plus loin, et qui correspondrait alors exactement comme forme à l'une des deux boucles[5].

les peuplades primitives, un sens plutôt prophylactique et préviennent les maladies, tandis que les nœuds d'herbe ont une signification beaucoup plus générale de protection.

(1) Indication des couleurs dans Murray, *Saqqara Mastabas*, I, pl. XLIV, et Griffith, *Hieroglyphs*, pl. VIII, (XII[e] dyn.).

(2) Les deux derniers signes sont cependant parfois déjà peints en jaune sous l'Ancien Empire; Griffith, *Hieroglyphs*, p. 43, 45.

(3) Les petites lignes transversales qui coupent régulièrement le signe, dans un seul exemplaire, sur un sarcophage d'Abousir, (v. fig. 9) sembleraient indiquer plutôt un roseau. Il est plus probable cependant qu'il s'agit d'une simple fantaisie du peintre.

(4) Cela expliquerait le fait que les branches horizontales s'élargissent légèrement aux deux extrémités, et parfois sont striées dans le sens de la longueur, p. ex. dans les *ânkh* en faïence des tombeaux royaux du Nouvel Empire.

(5) Il est à remarquer en outre que souvent une ligne divise la boucle en deux dans le sens de la longueur, comme s'il y avait effectivement

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Nous pouvons donc admettre, sans qu'il y ait à cela aucune invraisemblance, que le ☥ était à l'origine un objet de nature purement talismanique, un nœud magique fait au moyen de plantes de marais, quelque chose d'analogue aux nœuds d'herbe que font les Malais, les Malgaches et bien d'autres peuples, pour protéger leurs récoltes contre les ennemis surnaturels ou terrestres.

Quel pouvait être le sens primitif de cette sorte de talisman? Nous avons vu que, tenu en main par les dieux et les rois divinisés, il symbolise la vie divine, et que d'autre part, si les simples particuliers n'ont pas le droit de le porter, ils le font représenter au milieu de leur mobilier funéraire. Dans les sarcophages, il est peint, en principe, aux pieds du mort, avec l'indication bien nette « à terre, sous les pieds »[1]; ailleurs, on trouve l'expression ☥☥ ou ☥ı☥ « les *ânkh* des deux terres »[2], comme s'il s'agissait d'un objet en rapport avec le culte des divinités chtoniennes (ou funéraires?), ou plutôt avec la protection de la terre[3]. L'objet aurait donc eu pour but, à l'origine, de protéger les choses, puis les gens, et enfin serait devenu l'emblème de ceux qui jouissent de la protection parfaite, les dieux et, en une certaine mesure, les morts : l'idée unique a dû évoluer à un certain moment dans deux directions différentes, et suivant qu'il s'agissait de la vie supra-terrestre des dieux ou de la survivance des âmes, l'emploi de l'objet lui-même devint absolument différent, les dieux seuls ayant le droit de le tenir à la main. Dans le langage religieux, ces deux sens restèrent toujours bien distincts, tandis que dans le langage courant, la signification du mot *ânkh* se simplifiait considérablement et finissait par s'appliquer à la vie en général, la vie sur terre comme la vie après la mort, et ce sens est peut-être encore celui qui se rapproche le plus de l'idée primordiale du talisman ☥, qui devait garantir la vie à celui qui l'avait en sa possession.

deux boucles posées l'une sur l'autre, ou l'une dans l'autre, (p. ex. dans les *ânkh* en bois et en émail des tombeaux royaux, v. p. 124, fig. 10, 12).

[1] V. ci-dessus, p. 132.

[2] Lepsius, *Aelteste Texte des Todtenbuchs*, pl. XXIX; Lacau, *op. cit.*, 28088 (n° 12).

[3] Si à l'origine, l'*ânkh* a eu le même sens que les nœuds d'herbe des sauvages, ce qui est possible, c'est un objet qui a une vertu protectrice reposant sur l'idée de sainteté; de cette idée a pu se dégager celle de vie divine.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

II

LE SIGNE ⲱ.

Avec son dérivé immédiat le cartouche royal, le signe ⲱ est au moins aussi fréquent dans les textes et les représentations figurées que le signe de la vie, et y joue un rôle presque aussi important; tous deux présentent de telles ressemblances dans la forme et la signification qu'on ne peut guère étudier l'un sans parler aussi de l'autre et que du reste ils s'expliquent mutuellement. Pour le ⲱ, la question est relativement simple, car peu d'égyptologues s'en sont occupés, et nous n'avons pas ici toutes ces théories contradictoires qu'il faut commencer par éliminer avant de pouvoir tenter une explication un peu raisonnée.

A. Description.

L'objet ⲱ, dont nous ne connaissons aucun original[1], mais seulement des représentations sculptées ou peintes, est un cercle ou un anneau formé de cercles concentriques et posé sur une base plate aux extrémités arrondies ou taillées en biseau, à laquelle il est fixé au moyen d'une large ligature. Sa couleur est généralement verte, parfois aussi bleue ou même noire; l'intérieur est représenté vide, c'est-à-dire de la couleur du fond, rarement peint en blanc[2].

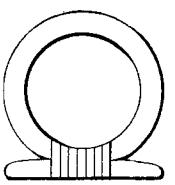


Fig. 22.
(Caire, *Journ. d'entrée*, n° 40484. XII^e dynastie).

Nous sommes donc ici en présence d'un objet qui se rapproche beaucoup du ☥, tant par la forme que par la couleur, sans doute aussi pour la destination, et qu'aucun indice ne nous permet de faire rentrer dans la catégorie des objets usuels. C'est aussi une sorte de talisman, formé d'une tige ou d'un faisceau de petites tiges d'une plante de marais quelconque, recourbée sur elle-même de manière à former un cercle parfait : une cordelette — ou une autre

[1] Les bijoux en forme de ⲱ (De Morgan, *Fouilles à Dahchour*, I, pl. XX; II, pl. V) sont des adaptations du signe, non l'objet lui-même.

[2] Dans les bijoux de Dahchour, une grosse cornaline est enchâssée au milieu : il s'agit d'une question de solidité, car ici les ⲱ servent de fermoirs et si on les eût laissés vides, ils n'auraient pas eu la résistance suffisante.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

tige, très fine et souple — maintient l'une contre l'autre les deux extrémités dont les bouts dépassent de chaque côté, formant la base du signe.

Le nom d'anneau, qu'on donne généralement au 𓎛, lui conviendrait très bien s'il ne prêtait à confusion, ce mot éveillant involontairement l'idée de bague, et l'on pourrait croire qu'il s'agit d'une bague à large chaton plat débordant; de là à en faire un sceau et à confondre le signe 𓎛 avec 𓍿, il n'y a qu'un pas, et nous voyons fréquemment se produire cette erreur, qui peut-être est déjà du fait des Égyptiens eux-mêmes[1]. Le fait que la ligature passe autour du cercle et de la barre horizontale suffit pour écarter absolument l'hypothèse que le 𓎛 est un sceau[2].

B. Emploi.

En qualité de signe hiéroglyphique, le signe 𓎛 est employé comme déterminatif de la racine 𓍿, «entourer, cercle» etc., et comme phonétique, pour désigner la même syllabe *shen*[3].

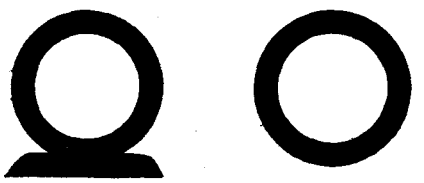


Fig. 23 et 24.
(d'après Lacau, *Sarc.*, pl. XXXVI, 112, et le sarc. de Sepa).

Comme objet, il figure dans les sarcophages du Moyen Empire, tout près des pieds du mort, à côté du 𓋹, mais moins fréquemment que lui; il porte alors le nom de 𓋹 𓏏𓏏𓏏 𓂋 [4]. On le retrouve dans les serres des vautours ou des éperviers qui planent au-dessus de la tête du roi[5], ou plus anciennement de celui qui fait pour le roi l'union des deux terres, le 𓏤 [6]. Il orne toujours le bas

[1] Wiedemann, *Proc. of Soc. Bibl. Arch.*, XXIII, p. 268; (cf. Brugsch, *Dict. hiér.*, p. 1145, 1146, *Suppl.*, p. 975; Levi, *Vocab. gerogl.*, I, p. XCIII, n° 1166).

[2] Cette hypothèse avait été émise par M. Petrie (*Royal Tombs*, II, p. 25).

[3] Ce n'est que grâce à la confusion mentionnée ci-dessus, qu'il a pu s'appliquer comme phonétique et déterminatif aux racines *sâḫ* et *khetem*.

[4] Lacau, *Sarc. ant. au Nouv. Emp.*, 28083, (n°s 82 et 121); Sarc. int. et ext. de Sepa au Louvre; dans ce dernier monument, l'objet est un simple cercle, sans la barre inférieure.

[5] Par exemple, Naville, *Deir-el-Bahari*, pl. XXXVIII, XXXIX.

[6] Quibell, *Hierakonp.*, pl. XXXVI, XXXVIII; c'est sans doute le même sens qu'il faut attribuer au 𓎛 placé sous un serpent devant le nom du roi, sur le plus ancien exemplaire de ce signe,

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de la longue tige de palme sur laquelle les dieux gravent le nombre d'années qu'ils octroient au roi [1] (fig. 26) et le pied du support du *ka*, derrière le roi, quand il est figuré idéographiquement 𓋤 [2]. Sur de nombreuses stèles, le ♎ se place dans le fronton, soit entre les deux 𓂀, au Moyen Empire [3], soit plus tard à côté des signes 𓋹 et 𓈎 [4]; il paraît encore sur le linteau ou les montants de quelques portes de tombeaux royaux [5], et dans l'inscription énigmatique accompagnant certaines scènes, entre autres la course rituelle du roi, qui orne le plus souvent aussi les portes des temples [6]. Comme amulette, on ne trouve guère le ♎ que dans certains bijoux tels que ceux de Dahchour [7].

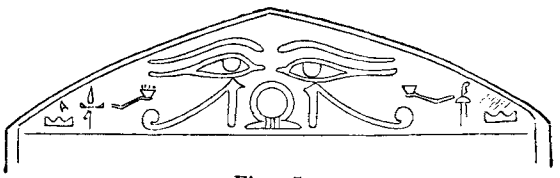


Fig. 25.
Fronton d'une stèle du Moyen Empire
(d'ap. Boeser, *Beschr. d. Aeg. Samml. Leiden*, II, pl. XV).

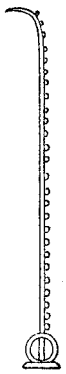


Fig. 26.
Lepsius, *Denkm.*, III, pl. XIX.

Tels sont, à côté d'autres moins fréquents, les principaux cas où se rencontre le ♎; nous en trouvons cependant encore une application d'une haute importance, dès l'époque de Snefrou. A partir de ce moment-là, les rois utilisèrent ce signe comme un cadre dans lequel ils inscrivaient leurs noms : c'est le cartouche, qui, vu le nombre plus ou moins grand de signes devant y prendre place, ne peut conserver sa forme primitive ronde et s'allonge de façon à devenir une figure à peu près rectangulaire avec les coins arrondis, mais conserve toujours la barre transversale qui lui sert de base et les détails caractéristiques tels que la

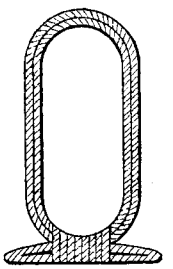


Fig. 27.
Cartouche
(Caire, *Cat. gén.*, n° 1558. V^e dynastie).

(Petrie, *Royal Tombs*, II, pl. VII, fragment d'ivoire) et dans les nombreuses représentations de la déesse-serpent Ouazit. On retrouve le ♎ à côté de l'uræus dans certaines frises de temples (Naville, *Deir-el-Bahari*, pl. LVI, etc.).

[1] Lepsius, *Denkm.*, III, pl. XV, XXXIII, XXXV, LIX, etc.

[2] Naville, *Deir-el-Bahari*, pl. CXXXVIII, etc.

[3] Lange-Schäfer, *Grabsteine des M. R.*, (*Cat. gén. du Caire*), IV, pl. X, XIV, XVI, XIX, etc.

[4] Lacau, *Stèles du Nouv. Emp.* (*Cat. gén. du Caire*), I, pl. XI, XXIII, XXVIII, XXIX, XXX, etc.

[5] Lepsius, *Denkm.*, II, pl. II; Lefébure, *Tomb. de Séti I^er*, 1^re partie, pl. I.

[6] Voir plus bas.

[7] De Morgan, *loc. cit.*

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ligature; souvent l'anneau et la barre du cartouche sont divisés par une ligne longitudinale, montrant que l'objet se compose d'au moins deux éléments, parfois striés en travers comme s'il s'agissait de torsades (v. fig. 27). En changeant de forme et d'emploi, le cartouche [] change aussi de valeur comme signe hiéroglyphique, et s'applique non plus à la racine  « entourer » mais au mot  « le nom ».

Plus ou moins allongé, le cartouche sert à encadrer, non seulement le nom royal, mais encore la dépression centrale de certains objets cultuels tels que les autels d'offrandes ou de libations [1] et même des ustensiles qui n'ont aucune signification religieuse ou symbolique, les godets des écritoires, les mortiers à broyer les couleurs ou les fards et les cuillères à parfums.

C. Signification.

Le sens de circuit dérive directement de celui de cercle, mais n'est pas suffisant pour motiver l'invention d'un objet qui, de même que le , n'a dans aucun de ses emplois un caractère d'utilité pratique et ne peut être autre qu'un talisman; dans cet ordre d'idées cependant, diverses constatations comme celles du circuit journalier du soleil, du retour périodique des saisons, des années, des inondations, devaient faire naître une notion plus complexe, relative à l'éternité des choses de la terre et du ciel qui se meuvent comme dans un cercle, en une révolution régulière, un renouvellement perpétuel.

Prendre le cercle comme symbole de l'éternité n'a rien que de très naturel et n'est pas une notion propre à l'Égypte seule; ici elle se trouve confirmée par le fait que, dans les sarcophages du Moyen Empire, le  porte non pas le nom de , mais celui de . Le sens de cette expression n'est, à vrai dire, pas absolument précis, le second terme ayant plusieurs valeurs, mais il faut sans doute la traduire « la vie prédestinée », et la mettre en relation avec les mots  de l'hymne à Aten [2], qui signifient « source de vie, principe de vie ».

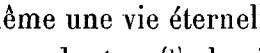
Ce sens d'« éternité » convient admirablement au signe , dans quelque circonstance qu'il se présente, soit sur la porte d'un tombeau ou sur la stèle [3]

[1] Sethe, *Urkunden der XVIII. Dyn.*, p. 639, 640.

[2] Breasted, *De Hymnis in Solem*, p. 18, 19.

[3] M. Wiedemann (*Proc. of Soc. Bibl. Arch.*, XXIII, 268) voudrait à ce propos voir dans le un vase à purifications, mais rien ne nous permet d'accepter cette solution, le signe en question n'ayant pas le moindre rapport avec un vase.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

qui n'en est qu'une image réduite, soit sur la palme des millions d'années; l'oiseau de proie qui plane au-dessus du roi en tenant le ♾ dans ses serres lui assure par là même une vie éternelle. Quant à l'inscription , dont le sens est encore douteux[1], le signe ♾ y joue certainement le premier rôle puisqu'il accompagne cinq groupes sur six et que le sixième paraît lui être apparenté[2]; il se peut qu'il symbolise la course solaire représentée par l'acte du roi courant vers le dieu ou autour du sanctuaire[3], mais on peut aussi songer à y voir l'idée que par les diverses cérémonies auxquelles s'applique cette inscription, par exemple l'embrassement du roi par une divinité ou la consécration de diverses offrandes, le roi s'acquiert des droits à l'immortalité; cette question reste donc encore à élucider.

Le fait d'inscrire le nom du roi dans un cartouche, image à peine déformée du ♾, s'explique aisément si l'on adopte la signification d'« éternité » de ce dernier signe : on assurait ainsi par là même l'éternité au souverain, et le pharaon, descendant direct et successeur légitime des dieux, se distinguait nettement de ses sujets, les simples mortels.

On comprend également que le signe de l'éternité ait pu délimiter, sur certains monuments de culte, la place même où l'on déposait des offrandes ou bien où l'on versait l'eau des libations, et que par imitation il ait pu passer à des objets d'usage plus vulgaire, où son rôle doit être purement décoratif. Il y a même lieu de faire un rapprochement entre le ♾ des petits autels et le cercle ○ qui orne la partie centrale des plaques de schiste d'époque thinite[4]; peut-être ce simple cercle représente-t-il le même emblème que l'image du cercle-talisman sur les monuments postérieurs et circonscrit-il aussi la partie importante de l'objet, celle sur laquelle on pouvait déposer une offrande ou faire une cérémonie quelconque; nous ne pouvons du reste faire pour le moment à ce sujet qu'une simple hypothèse.

[1] Jéquier, *Rec. de trav.*, XXVII, 170; Kees, *Der Opfertanz des Aeg. Kgs.*, p. 119.

[2] Un tableau de Semneh (Lepsius, *Denkm.*, III, pl. LIII) montre ce signe uni au ♾ et au ☥ dans un groupe symbolisant les millions d'années donnés au roi. Ailleurs, il est vrai, on voit le *dad* muni de bras soulever la barque solaire : Chassinat, *La deuxième trouvaille de Deir-el-Bahari* (*Catalogue général du Caire*), I, p. 26.

[3] Cette explication ne pourrait convenir qu'aux cas où il s'agit d'une des diverses courses rituelles, non aux autres tableaux où se trouve cette inscription, par exemple, celui où le roi est embrassé par le dieu.

[4] Legge, *Proc. of Soc. Bibl. Arch.*, XXII, p. 123 et suiv.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

III

PARENTÉ DES SYMBOLES ☥ ET ⍜.

Par leur forme déjà, les deux signes se rapprochent beaucoup, et le second semblerait n'être qu'une réduction ou un des éléments de l'autre, si sa boucle

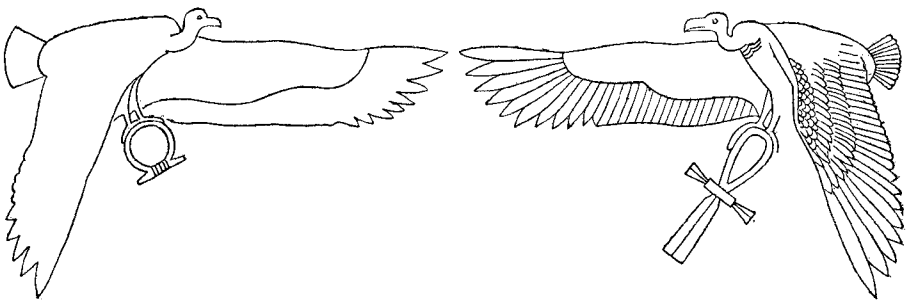


Fig. 28 et 29.
Vautours volant au-dessus du roi
(d'après Petrie, *Palace of Apries*, pl. V et VI).

ne représentait un cercle parfait au lieu d'une amande; de plus nous avons vu que la matière dont ils étaient faits à l'origine est la même pour tous les deux et que leur signification est presque identique. On trouve un peu partout la confirmation du fait que les deux emblèmes ne diffèrent pour ainsi dire pas l'un de l'autre : outre qu'ils paraissent au même endroit dans la frise d'objets des sarcophages, le ☥ remplace souvent le ⍜ dans les serres des vautours ou des faucons[1], et même parfois sur les stèles entre les deux 𓂀[2]; au bas du signe 𓋴, le ⍜ peut

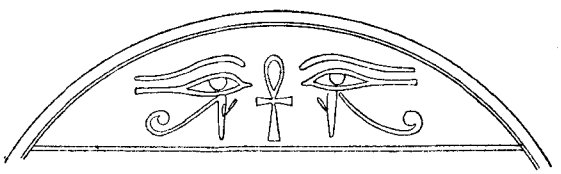


Fig. 30.
Fronton de stèle du Moyen Empire
(d'après Boeser, *Samm. in Leiden*, II, pl. XX).

[1] Petrie, *Palace of Apries*, pl. V, VI, etc. Ailleurs on voit l'oiseau portant un ⍜ et deux ☥ entrelacés (Guilmant, *Le Tombeau de Ramsès IX*, pl. XLVIII).

[2] Lange-Schäfer, *Grabsteine des M. R.* (*Catalogue général du Caire*), pl. XX; Boeser, *Beschreibung der Aegyptischen Sammlung in Leiden*, II, pl. XX.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

disparaître dans les cas où un ☥ muni de bras tient en main le grand éventail[1] (fig. 31); il arrive aussi que, sur un autel, le cartouche entourant la dépression centrale soit muni, sous la barre, d'un appendice qui le rapproche du ☥[2]. La seule différence essentielle est que jamais les dieux ne tiennent à la main le ⌀ au lieu du ☥.

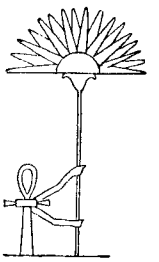


Fig. 31.
(d'après Naville, *Deir el-Bahari*, pl. XIX).

Nous pouvons donc conclure de cette étude que les signes ☥ et ⌀ ne représentent pas des objets usuels, mais sont de vrais symboles faits à l'image de deux talismans primitifs, sortes de nœuds formés au moyen de tiges de plantes aquatiques. Tous deux sont des emblèmes de vie, avec cette différence que le ☥ s'applique à la vie divine, et le ⌀ à une vie éternelle qui concerne les hommes, peut-être les choses, jamais les dieux.

G. Jéquier.

[1] Jéquier, *loc. cit.*, p. 174. — [2] Sethe, *Urkunden der XVIII. Dynastie*, p. 640.

BIFAO 11 (1914), p. 121-143 Gustave Jéquier
Les talismans [ânkh] et [shen]
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net